

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Economie Domestique



Costume en lainage écossais et velours rouge foncé.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

MODES



EST décidément aux tissus de velours que nous devons décerner le premier prix comme étoffes nouvelles. On en fait de ravissants en laine comme en soie, et les côtelés contrebalancent,

parfois avec succès, les unis, surtout en velours de Roubaix.

Au Gymnase, dans la dernière création de cette scène de genre, on en a vu plusieurs spécimens employés avec succès. Il est vrai que M^{mes} Darlaud, Depoix, Demarsy et Lucy Gérard font ressortir l'élégance des costumes qu'ils composent, par leur grâce exquise et leur beauté sans conteste.

Je vous cite donc, chères lectrices, celles de ces toilettes qui m'ont le plus spécialement frappée. Elles pourront utilement vous servir de modèles, et seront jolies, même en étant reproduites avec des garnitures moins chères que celles qui les agrémentent dans *Un Drame parisien*.

Au premier acte, M^{lle} Darlaud nous apparaît vêtue de velours de laine gris, à petites côtes, avec manches courtes en velours de soie vert Isly. — J'ouvre ici une parenthèse pour vous dire que les manches courtes sont décidément très en faveur, même à la ville, où on les accompagne naturellement de gants longs, en peau de Suède, de préférence, et retenus soit par un élastique, soit par une coulisse en ruban de même nuance qu'on noue coquettement sur le dessus du bras.

Cette robe, d'une longueur modérée, est soulignée de zibeline surmontée d'un fort joli galon natté. Trois autres rangs de zibeline, assez espacés les uns des autres pour que le dernier dépasse la moitié de la hauteur de la jupe, achèvent de garnir cette dernière. Le corsage est recouvert par un très joli corselet en dentelle écrue et or; mais l'or est tellement fondu qu'il ne paraît pas trop voyant.

En velours glacé vert-de-gris, M^{lle} Demarsy est plus jolie que jamais sous la physionomie d'une jeune femme du monde fort éprise de l'éloquence du P. Vignal. Tout le devant de sa robe est garni d'un tablier de sapeur un peu vague, style Empire, brodé de petits points sur une jupe de pékin blanc brodé. Une

ceinture drapée, en satin, enserre la taille que recouvre, sur le haut du corsage, un figaro court en pékin liséré de fourrure tout autour. La capote, genre toque, est idéale. Celle de la précédente est en velours amaranthe, relevé par trois boucles superbes en strass, posées bien en avant sur des nœuds droits et fermes, rappelant un peu les nœuds alsaciens.

Une robe, plutôt un fourreau, en drap ophélia, garnie de velours glacé dahlia, la traîne doublée d'un biais de velours formant liséré, avec chapeau assorti, est également fort distinguée; portée par M^{lle} Lucy Gérard.

Toutes ces robes, employées en robes de visite, de ventes de charité, de réunions mondaines, de jour, auraient énormément de succès, je l'affirme. La zibeline pourrait, au besoin, se remplacer par du skung ou même du joli marabout; des rouleaux de velours sombre, -- oreille d'ours, par exemple, -- feraient également très bien.

Comme robe de grande toilette, mais sérieuse, je vous signale celle que porte M^{lle} Darlaud, au troisième acte. La sienne est en velours miroir dahlia, mais elle pourrait fort bien se copier identiquement en toute autre nuance. En velours de laine même ou en drap, elle serait fort jolie. C'est une robe princesse à longue traîne, toute recouverte devant, corsage et jupe, de pampilles de jais mélangé d'améthystes.

Au même acte, M^{lle} Demarsy est littéralement moulée dans un fourreau en reps ivoire bordé par un rouleau de zibeline que surmonte une haute broderie d'un blanc crème, posée à plat sur la jupe. Sur le corsage, retombe une grande berthe en dentelle Binche. Quant aux manches et à la ceinture, elles sont en velours lin et rose. Une capote, toujours à fond mou, en velours rose de Chine, ornée d'une aigrette s'échappant d'une touffe de roses, complète ce très coquet ajuste-

ment qui composerait une charmante toilette de concert ou de théâtre.

Comme robe de bal, on peut puiser mille idées dans celle que porte, au second acte, Rose Morgan (M^{lle} Darlaud). Un tablier Empire, en résille blanche pailletée d'or recouvre, sur le devant, une robe très ajustée en brocart maïs. Ce tablier est terminé dans le bas par une bordure composée de ronds en or extrêmement riches. Un boléro décolleté en rond, en treillis d'or et fort bien drapé, achève le genre Empire de cette toilette que termine, autour de la jupe formant traîne, un délicieux ruché bien fouillé et assez épais en mouseline de soie de même nuance que le brocart. Quant aux perles et aux diamants qui rehaussent tout cela, peu de femmes en possèdent d'aussi merveilleusement beaux que l'artiste dont je viens de vous citer le nom.

La jolie M^{lle} Depoix est ravissante sous son unique costume de veuve, un chef-d'œuvre du genre. Figurez-vous une longue robe de lainage noir dont la traîne, sur laquelle semble jeté du crêpe anglais à peine retenu, est en grosse armure d'un noir mat. Cette robe est encore ornée d'un figaro et d'une étoile en crêpe; mais ce qui la rend extrêmement élégante dans sa sévérité, c'est une pluie de petites perles en bois durci, ou en jais mat, qui retombe, en pointe, du haut du corsage jusqu'au-dessous de la taille.

Quant à la coiffure, toujours en crêpe bien entendu, elle rappelle tout à fait celle de la pauvre jeune veuve de François II. Lisérée de crêpe blanc, elle est ornée derrière d'un long voile accompagnant la robe dans toute sa hauteur.

Cette même toilette en blanc, garnie de crêpe blanc, ferait une charmante robe de réception pour l'après-midi.

MARIE-BERTHE.

CALENDRIER HORTICOLE

Octobre

DE jardin ne prend pas encore sa toilette d'hiver, mais voici venir le moment de la préparer :

Rentrer les plantes de serre, les plus délicates dès les premiers jours du mois; les plus rustiques seulement dans la seconde quinzaine.

Ajoutons qu'il ne faut jamais perdre de vue que l'air libre est toujours bien plus salubre aux végétaux que l'atmosphère artificielle la mieux combinée, tant que la température ne s'est pas trop abaissée. Donc, attendez au dernier moment pour les rentrer dans l'appartement, mais en ayant soin de rentrer les plantes avant les premières petites gelées. Une fois enfermées, placez-les de manière qu'elles reçoivent le plus di-

rectement possible la lumière du jour, et donnez-leur de l'air toutes les fois que vous le pourrez sans danger. Arrosement modéré le matin, et soins de propreté constants, c'est-à-dire essuyer les feuilles avec un linge fin, puis passer dessus une éponge humide.

Il n'est pas indifférent de transporter les plantes d'une place à une autre; acclimatée à telle place, la plante dépérira si vous l'en changez, et peut-être mourra-t-elle.

La plantation des jacinthes, crocus et tulipes se poursuit en pot, en terre et dans la mousse; choisir toujours des oignons bien fermes à la main, de forme régulière, ayant bien saine la partie inférieure d'où surgissent les racines. Au jardin, on lève les marcottes d'œillets et on les

empote; on empaile les plantes délicates qui doivent passer l'hiver en pleine terre, on couvre les semis, on sépare les oignons des plantes bulbeuses.

L'on peut planter à cette époque le buis, le myrte, le romarin et autres arbrisseaux. L'on sème, en place, l'adonide d'été, le coquelicot, le pavot, la giroflée de Mahon, les nigelles, les pieds d'alouette.

RÉSÉDA.

(A suivre.)

VISITES DANS LES MAGASINS

Le talent et le goût de M^{me} Pelletier-Vidal s'affirment dans les créations nouvelles de l'automne. Les costumes sont charmants avec ces draperies qui entourent la taille de leurs plis soyeux, avec ces jupes si bien taillées et ces garnitures comme, seule, M^{me} Pelletier sait en trouver.

Des étoffes spéciales aux dessins inédits, d'autres souples et de couleurs charmantes; des velours rayés et changeants, et le velours russe, sont surtout employés par cette artiste émérite. Rien de mieux pour attendre les tissus d'hiver.

La belle gravure noire parue le 1^{er} octobre vous a montré des manteaux et des toilettes, modèles pris chez M^{me} Pelletier-Vidal, et qui vous permettront de juger de l'élégance et du confortable des nouveautés de cette maison.

M^{me} Pelletier, 49, rue de la Paix, se met très obligeamment à la disposition de nos abonnées pour leur envoyer, avec des échantillons, prix du costume et désignation des garnitures, tous les renseignements dont elles auraient besoin.

Explication des Gravures noires

(pages 133 et 135)

Costume en lainage écossais et velours rouge foncé. — Jupe trolleuse garnie d'une torsade de velours posée en zigzag et soutenue par des pattes plissées.

Corsage plat rentré dans la jupe, dont un ruban de velours croisé derrière fait la ceinture.

Manches bouffantes avec longs poignets collants, en velours.

Le boléro en velours, à revers coquillés, est court dans le dos; c'est le complément élégant de cette très simple toilette.

Toque drapée en velours rouge.

Manchon chiffonné en drap rouge garni de dentelle et de velours noirs.

Costume pour jeune femme en diagonale marine, orné de surah maïs et de joli galon de fantaisie or et noir. — Jupe-fourreau inclinant à peine derrière, ornée au bas d'un large galon en tresses noir et d'or réunies par des passementeries.

Veste garçon de café à revers arrondis, se continuant en col, garnis de royal marine.

Explication de la Gravure coloriée 4907

Toilette de ville. — Robe en drap giroflée avec jupe ronde très biaisée et bordée tout autour de fourrure castor ou chinchilla.

Veste Figaro très ouverte, à revers drapés doublés de velours maïs, laissant passer le corselet en velours plissé nuance prune. Ce corselet enserre un corsage ajusté en cachemire brodé de divers tons reprisés en or.

Le col montant soutient un second col évasé bordé de fourrure.

Manches Empire terminées au-dessous du coude par un



Costume de jeune femme en diagonale marine orné de surah maïs et de galon de fantaisie or et noir.

De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

Gilet plissé en surah maïs arrêté à la taille par une ceinture de même étoffe plissée en travers et fermée derrière par un petit chou. A la chemisette, col plissé en travers. Manches étoffées, collantes aux poignets.

Chapeau rond, en feutre marine très souple, garni de têtes de plumes bleues posées sur le bord de la passe; autour de la calotte, très basse, petite torsade de velours maïs arrêtée en chou au pied des plumes.

éventail de velours plissé. Cette première manche recouvre une deuxième manche très juste en cachemire brodé avec poignet en fourrure.

Le chapeau est en velours de même ton que le costume avec large nœud-papillon couché sur le devant. Pouf de plumes, giroflées et antennes.

Cette toilette se complète par un manchon, castor ou chinchilla, orné de coques maïs, et par un sac-ridicule en velours prune suspendu au bras par un long ruban maïs noué en flot.

CHRONIQUE



ES violettes d'automne ont fleuri et parfumé de leur odeur fraîche les salons attiédés par la flambée claire du premier feu. Les chrysanthèmes commencent à montrer leurs têtes bizarres, couleur d'or. Les feuilles roussies tremblent sur les branches, et, au moindre souffle, s'en détachent pour venir s'écraser sur le sol humide. L'allée des Acacias n'est plus déserte. Ses hôtes habituels lui sont revenus ; à peine de retour, les Parisiennes ayant repris, frileusement enveloppées, leur promenade quotidienne... C'est déjà l'hiver qui approche.

La mode en profite pour se dessiner et faire connaître ses créations ou résurrections. Mais elle se prononce encore à la façon d'une personne sage qui se meut avec précaution afin de voir quel accueil lui sera fait... Les robes seront-elles Louis XIII, ainsi qu'il en avait été question, ou bien Empire, ramenant la disgraciense taille courte ?

L'oracle définitif n'est pas encore rendu...

En revanche, il semble que le petit chignon grec ait vécu, ainsi que les ondulations à outrance qu'il avait mises en honneur au grand dam des chevelures. Messieurs les coiffeurs ont tenu leurs solennelles assises dans le but de déterminer sous quel aspect se montreraient les jolies têtes de Paris et autres lieux durant l'hiver qui va commencer. Devant des psychés disposées à cet effet, ils ont fait asseoir leurs *sujets*, enveloppées de coquets peignoirs, le flot léger des cheveux épandu sur les épaules ; et leurs mains habiles se sont mises à l'œuvre, ont tordu, relevé, frisé, etc., de façon à créer un édifice séduisant, susceptible d'être adopté par les plus difficiles.

Mais, en dépit des doctes arrêts rendus par ces messieurs, il est probable que les femmes, vraiment femmes, continueront à relever leurs cheveux pour le plus grand charme de leur visage, sans s'inquiéter autrement des arrêts en question, suivant en cela les conseils qu'Ovide lui-même donnait aux dames de son temps :

« Un visage allongé demande, disait-il, des cheveux séparés sur le front.

« Un nœud léger sur la partie supérieure de la

tête, laissant les oreilles à découvert, siéra mieux aux figures arrondies.

« Celle-ci fera flotter ses cheveux sur l'une et l'autre épaule.

« Cette autre doit relever les tresses à la manière de Diane... »

Le poète continuait ainsi longuement. « Mais, déclarait-il, vouloir énumérer les coiffures que la mode impose chaque jour aux femmes, est aussi impossible que de compter les glands d'un vaste chêne, les abeilles de l'Hybla ou les bêtes féroces qui peuplent les Alpes... » Juvénal, pour son compte, appréciait particulièrement les cheveux rassemblés et emprisonnés dans une blonde résille.

Seulement dans l'antiquité, aussi bien qu'aujourd'hui, la mode était une déesse capricieuse et changeante ; et les dames romaines, d'imagination fertile, avaient découvert un moyen excellent pour être coiffées, sur les bustes destinés à faire vivre éternellement leur beauté, toujours selon l'usage régnant. L'artiste chargé de fixer leurs traits employait, pour la chevelure, un marbre que l'on pouvait ôter à volonté ; de telle sorte qu'il était aisé d'empêcher la coiffure de dater jamais. La statue de Julia Sémiamira, nièce d'Héliogabale, est un curieux spécimen de ce procédé très simple.

Pour relever leurs cheveux, les belles dames de l'antiquité employaient déjà les peignes d'écaille et les épingles de bois ou d'or. Ainsi Judith, au moment d'aller immoler Holopherne, « relève sa splendide chevelure avec une épingle d'or ». Plus tard, c'est avec une épingle d'or, également retirée de sa chevelure, que Fulvie perça la langue de Cicéron, coupable de lui avoir causé maints affronts ; et, selon quelques-uns, ce serait à l'aide d'une épingle creuse contenant du poison, que Cléopâtre se serait mortellement piquée pour échapper à Octave.

Les anciens, épris de la beauté plastique, avaient une admiration toute particulière pour les chevelures luxuriantes, dont ils faisaient un attribut de la divinité. Jamais ni Jupiter, ni Apollon, ni Neptune n'en eussent été dépourvus. Homère, pour donner une idée de la puissance du maître des dieux, ne dit-il pas « qu'un seul mouvement de sa chevelure faisait trembler l'Olympe ».

Les Perses et les Lydiens, en particulier, parmi les peuples de l'antiquité, aimaient à se friser la barbe et les cheveux ; et volontiers, afin de les embellir encore, ils y mêlaient des fils d'or et des rubans écarlates ; si bien que le jour où, pour la première fois, le petit Cyrus vit son grand-père Cambyse, il s'écria avec une admiration qui dut toucher profondément l'amour-

propre, sinon le cœur du vieux Perse : « Mon père, ô mon père, que vous êtes beau ! »

Aussi, quand cette précieuse chevelure leur manquait, s'empressaient-ils d'en masquer l'absence en recourant bien vite à... une perruque. La légende veut que ce soit le roi Mausole qui, dans un but intéressé, ait imaginé lesdites perruques. Ne parvenant point à remplir ses coffres, il fit confectionner secrètement un nombre considérable de chevelures artificielles ; puis, quand toutes furent arrivées en sa possession, ordre fut donné par lui à tous ses sujets de se faire raser. Or, en ce temps-là, les peuples ne discutaient point les volontés de leurs souverains. Tous obéirent donc à l'ordre du roi Mausole qui gracieusement alors, mais moyennant finances, leur fournit les moyens de remédier à leur involontaire calvitie. Avec une reconnaissance plus ou moins vive, les pauvres diables en passèrent par où l'avait voulu l'inventif despote ; et il est permis de supposer que les chauves ne lui gardèrent pas longtemps rancune.

La légende ne nous dit point comment étaient ces perruques des premiers âges, sans doute dans le goût de celles que portaient les Romains, une simple peau de bouc. Il faudra des siècles pour en arriver à la majestueuse construction dont Louis XIV affubla son chef et celui de ses sujets pour cacher une grosseur malencontreuse surgie sur son royal front. Seules les dames romaines avaient dû les pressentir, les devancer même, car les satiriques latins, Juvénal en première ligne, leur reprochent « les édifices, les véritables tours dont elles surchargent leur tête ».

D'ailleurs, elles n'éprouvaient nul embarras à s'en aller acheter publiquement, aux bazars du portique Minucius, l'opulente chevelure qui arrivait parfois à leur faire défaut. Car les teintures dont elles faisaient usage avaient, peu à peu, raison des cheveux que la généreuse nature leur avait donnés. C'étaient aux peuples de la Grande-Bretagne, généralement roux, que les Romains, et à leur suite les Romaines, avaient emprunté la coutume de se teindre ; et Plinie, qui ne trouvait nulle question au-dessous de lui, donne l'étrange recette suivante pour obtenir les cheveux du plus beau noir : « Prenez un setier de sangsues et deux setiers de vinaigre pur ; battez le tout ; puis placez-le dans un vase de plomb, où vous le laisserez fermenter pendant soixante jours... » Mais après le goût des cheveux noirs, vint celui des cheveux blonds, puis roux, — entendez, ô Parisiennes de l'an de grâce 1892 ; — enfin l'on vit les élégantes la chevelure teinte de nuances diverses, ébène et or, par exemple ; ou encore parsemée, chez les belles Grecques, de poudres de tons différents et pâles pour figurer les reflets de l'aurore sur les cimes de l'Hymette. Mais jamais ni le bleu, ni le jaune ne furent adoptées par elles, car ces deux couleurs étaient portées seulement par des personnes *improper*...

Heureusement nos contemporaines, si éprises de nouveauté qu'elles soient, ne paraissent pas

encore arrivées au point où elles trouveraient charmantes ces modes ultra bizarres. Pour l'heure, elles se contentent d'explorer le domaine de la fantaisie quand il s'agit de leurs chapeaux ; et quelques-uns sont fort étranges. Tel celui que portait une jeune spectatrice le soir de la première d'*Un drame parisien* : une sorte de béguin d'enfant, ourlé d'une vaste dentelle qui tombait tout autour du visage, s'y agitant à la façon d'un éventail au moindre mouvement de sa propriétaire ; le tout surmonté d'une profusion de fleurs.

Ce chapeau, peu commun, a excité une curiosité presque aussi vive que la pièce de M. Ernest Daudet, laquelle est une œuvre essentiellement romanesque, dont il a tiré l'idée première d'un de ses romans : *Défroqué*.

Il est évident qu'au Théâtre-Libre cette comédie eût détonné ; mais, au Gymnase, elle est dans son véritable cadre pour plaire aux spectateurs amis des situations dramatiques, des coups de théâtre, et aisément charmés par la vue de jolies actrices — sinon artistes — vêtues « superbement et magnifiquement », fût-ce même dans le rôle d'une accusée en cour d'assises. De telle sorte que les œuvres représentées dans ces conditions ont le double avantage de distraire — plus ou moins — le public et de fournir des modèles aux couturières de deuxième catégorie en quête de nouveautés.

M. E. Daudet n'a pas été fort satisfait de l'accueil fait à sa pièce, non par les spectateurs, mais par la critique ; et il en a tout simplement pris la défense en main, répondant aux objections formulées. Ainsi faisait jadis Molière. Ainsi l'a fait, plus récemment et en toute franchise, M. Jules Lemaitre, dans ses feuilletons des *Débats*. Ainsi le fait en ce moment M. H. Lavedan qui, sous la forme dialoguée qui lui est familière, a entrepris de prouver aux incrédules que le *Prince d'Aurec* est une comédie, non une satire. Ce qui ne modifiera pas d'un iota la destinée, en somme brillante, de cette œuvre — comédie ou satire — qui aura peut-être contribué à ouvrir les portes de la Comédie-Française à sa séduisante interprète, M^{me} Jane Hading. Celle-ci, malgré son désir de se voir consacrée grande comédienne en entrant au théâtre de la rue Richelieu, en demeurerait forcément éloignée, par suite d'un engagement important avec la Russie. Mais le choléra est survenu qui a donné à M^{me} Hading un prétexte sérieux à souhait pour ne plus s'en aller au pays slave.

Une femme, en effet, n'est point tenue de se comporter comme un journaliste, surtout un journaliste américain, et de se rendre en pleine ville contaminée sans y être amenée par le dévouement, l'affection, la nécessité, mais dans le seul but de faire une expérience. Il est curieux de voir combien diversement est appréciée la conduite de M. Stanhope à Hambourg.

Au point de vue scientifique, comme de juste, les médecins ne sont point d'accord : les uns prétendant que son expérience hardie n'est nullement concluante ; les autres affirmant qu'il le fallait revêtu d'une immunité réelle pour avoir



Jaquette d'hiver en drap havane
garnie de zibeline.
De Madame Pelletier-Vidal.



Jaquette Directoire
en drap mastic.
De Mademoiselle Thirion.

Jaquette d'hiver en drap havane garnie de zibeline. — Demi-longue, elle est fermée par cinq petites pattes boutonnées dont la dernière marque la taille. Le col, à grands revers garnis de zibeline, repose sur deux pèlerines superposées qui s'arrêtent au milieu du devant. Ces pèlerines sont ornées d'un petit bord de fourrure et bouffent légèrement sur l'épaule.

Manches unies et poches garnies toutes deux de boutons anciens.

Chapeau en feutre garni de têtes de plumes posées en couronne autour de la calotte. Panache sur le devant. Brides en satin.

Jaquette Directoire en drap mastic. — Longue et parfaitement cambrée devant et dans le dos.



Costume en drap gris et velours glacé gris clair.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Elle est croisée devant et garnie, sur les hanches, de jolis motifs soutachés.

Le col, à grands revers, est également soutaché ainsi que le bas des manches qui sont plates. Les gros boutons qui ferment la jaquette sont en métal ou en vieil argent ciselé. Doublure en surah écossais.

Chapeau plat, en feutre beige, garni d'un nœud alsacien en velours vert cru et d'aigrettes naturelles.

Costume en drap gris et velours glacé gris clair orné de broderies cachemire. — Jupe fourreau en drap à demi-traine cernée d'un petit ruché en velours glacé.

Veste en velours gris à grands revers boutonnés et en drap.

Gilet et col en bro-



Toilette de visites en velours glacé bois de rose garni de broderie bretonne. De Madame Pelletier-Vidal.

derie cachemire sur fond de drap rouge. Ceinture ronde, en velours plissé, terminée par un chou derrière.

Manche unie en drap.

Boutons riches en vieil argent ou en acier travaillé.

Capote en broderie d'argent garnie d'une torsade de velours rouge et d'ailes naturelles.

Brides en velours.

Toilette de visites en velours glacé bois de rose garni de broderie bretonne. — La jupe est un fourreau très collant égayé par une étroite broderie posée au bas.

Le corsage plat est pris dans la jupe sous une ceinture en galon; il est garni d'une haute broderie formant cloche autour de la taille et fixée devant par des choux de velours arrêtant des bretelles de broderie qui partent de l'épaule.

Ce corselet breton est lacé devant tandis que le corsage se ferme sous le bras et sur l'épaule.

Les manches en velours sont vaguées dans le haut et très étroites au bas.

Petite capote bateau tendue en velours assorti au costume, garnie de rubans bayadères et d'un petit panache Prince de Galles mais ombré de bois de rose.

Brides étroites en velours.

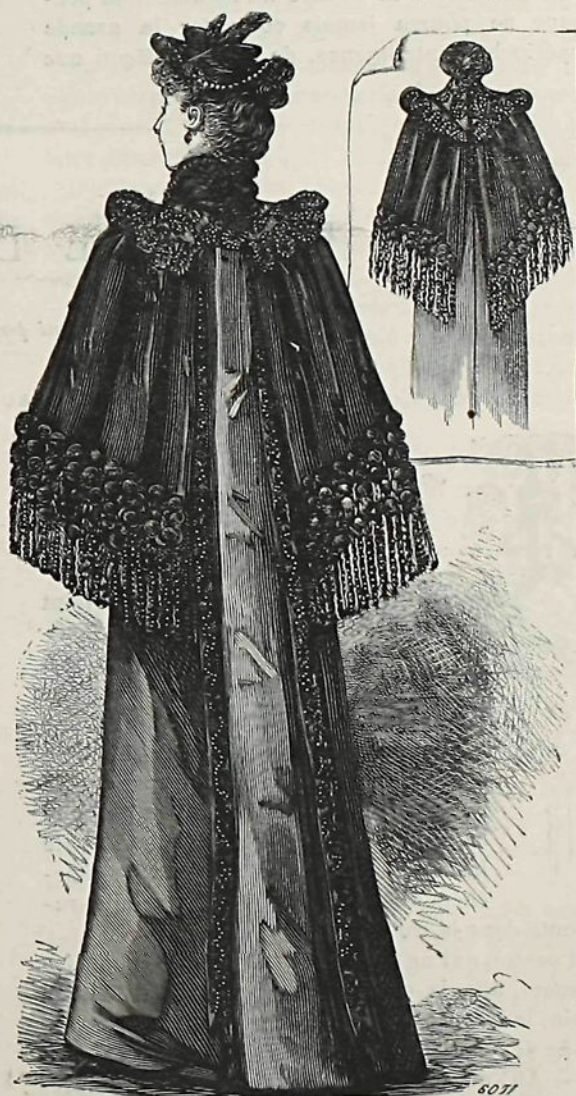
Mante habillée. — Elle se fait en soie, en lainage ou en drap.

Notre modèle est en sicilienne, orné d'un riche empiècement de jais et cabochons.

Le col forme, derrière, trois godets cernés de marabout ou de plumes.

La pèlerine est ample et coupée dans le dos par un pli Watteau agrémenté d'un riche ruban brodé de jais qui tombe de chaque côté.

Autour de la pèlerine belle frange chenille et jais mélangés.



Mante habillée, se fait en soie ou en drap. Modèle de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

échappé à la contagion dans les conditions où il se trouvait.

Parmi les profanes, même variété dans les opinions.

— Aller au devant d'un danger terrible, se faire infirmier, boire une eau empoisonnée, folie stupide! déclarent les personnes courageuses que le nom seul d'une maladie rend capables de toutes les lâchetés.

— Extravagance pure! prononcent les gens pondérés.

— Amour de la réclame! murmurent les sceptiques avec un sourire.

— Dévouement admirable! répondent les enthousiastes.

Quoi qu'il en soit, si M. Stanhope a donné un exemple de témérité, c'est un exemple qui ne risque point d'être trop généralement suivi; et il lui a fallu certes une belle dose d'énergie morale pour tenter une pareille épreuve et la poursuivre pendant plusieurs jours avec les spectacles qu'il avait sous les yeux.

La mort à laquelle il s'offrait si courageusement et qui n'a point voulu de lui en Allemagne, vient de ravir à la France un homme dont personne ne pourra jamais contester la grande supériorité d'intelligence, de quelque façon que

l'on qualifie l'usage qu'il en a fait. Dans le domaine des lettres pures, M. Renan demeurera admirable parmi les maîtres, car il avait non seulement la pensée, mais la forme qui l'enchaîne harmonieusement, l'éclaire, la transfigure, lui donne une vie impérissable. Peu d'hommes plus que lui ont, depuis des années, agi profondément sur les intelligences contemporaines et soulevé plus de révoltes, de colères, de contradictions passionnées, de polémiques de toute sorte. Les unes et les autres, il les considérait avec une sérénité aimable, nonchalante, imperturbable, — passablement orgueilleuse au fond, — voyant toute chose de haut, en dilettante, dédaigneux des violences considérées par lui comme anti-esthétiques; les voyant en philosophe, délicatement sceptique, dans la pensée duquel toutes les affirmations venaient se briser devant un éternel « Que sais-je? » M. Renan était resté souriant et calme dans son scepticisme dissolvant. Mais combien, parmi les disciples qui l'écoutaient pénétrés d'un respect docile, ont aujourd'hui l'âme désespérément éperdue et triste pour avoir appris à douter de tout avec le maître charmeur!

CONSTANCE.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



Or de ses cheveux fins et légers mettait une auréole sur son front; ses yeux, bleus comme deux pervenches épanouies, semblaient en-

core plus rieurs; son teint avait l'incarnat des églantines et Marceline se disait à part elle : Comment aurait-il pu résister à cette jeunesse en fleur?

Elle épingla elle-même le bouquet d'oranger dans l'échancrure de la guimpe, et, quand elle fut prête, elle la conduisit au milieu des invités de la noce; puis, sous prétexte de chercher ses mitaines oubliées, elle remonta dans la chambre.

Céssette, qui ne la vit pas redescendre immédiatement, alla la chercher et la vit assise dans un coin, la tête cachée dans ses mains, le corps secoué de sanglots.

— Ah! ma bonne Céssette! s'écria-t-elle, laisse-moi pleurer, va! si tu savais comme je souffre! Il me semble que mon cœur va éclater dans ma poitrine...

La servante l'embrassa, sécha ses larmes comme lorsqu'elle était toute petite, la consola avec des paroles de vraie tendresse.

La crise de désespoir, d'ailleurs, ne fut point longue. Est-ce qu'elle avait le temps, la pauvre fille, de s'adonner au chagrin? Est-ce que, en bas, les invités ne l'attendaient pas avec le rire aux lèvres, et n'entendait-elle pas Faustine qui l'appelait?

Elle refoula ses larmes, essuya ses yeux, lissa ses cheveux sous sa coiffe blanche, et se tournant vers Céssette :

— Là! dit-elle, c'est fini maintenant! Que je souffre ou non, personne n'en saura rien; ma peine restera au fond de moi-même, et si j'en meurs...

Elle n'acheva pas. Faustine faisait irruption dans la chambre, si insouciant de tout ce qui n'était point elle, qu'elle ne remarqua même pas les traces des larmes sur le visage de sa sœur.

— Mais que fais-tu donc? s'écria-t-elle. La moitié des gens sont déjà dans les voitures et tu nous retardes! Allons, tu viens, n'est-ce pas?

— Je te suis, répondit Marceline.

Quelques minutes après, les voitures partaient avec grand fracas et soulevaient la poussière du chemin, tandis que tous les habitants de Virmont, debout sur le seuil de leur porte, regardaient passer la noce. Une fière noce, je vous assure : de beaux mariés et des invités cossus.

Cependant il n'y eut pas d'ovations sur leur passage, on ne cria point de vivat selon la coutume, car personne n'ignorait que cette Faustine si jolie avait pris à sa sœur le fiancé de ses jeunes années, le promis qu'elle avait attendu si longtemps, pour mieux se consacrer à elle tant qu'elle était petite et faible.

Et personne ne l'aimait ni ne l'estimait.

XV

Pour la première fois depuis deux ans, Marceline eut un sourire, un vrai sourire de joie et d'orgueil, qui illumina son visage et chassa à jamais de ses yeux l'ombre et la tristesse chaque jour grandissantes.

Pour la première fois depuis deux ans, c'est-à-dire depuis le mariage de sa sœur, les couleurs revinrent sur ses joues pâlies ; et Césette l'aperçut lissant avec coquetterie ses cheveux devant le miroir où Faustine autrefois mirait si souvent son minois futé.

Une métamorphose complète et subite s'était opérée en elle. Pourquoi ? Parce que, tout à l'heure, dans un instant, elle allait, comme il y avait des années, porter un enfant à l'église, et parce que cet enfant, un bébé de deux mois, dont elle serait la marraine, était le fils de Faustine !

Comprenez-vous sa joie, comprenez-vous son bonheur ? Ce petit être délicat, frêle, joli, dont les yeux, bleus comme ceux de sa mère, gardaient encore dans leurs prunelles claires l'éblouissement du paradis, elle allait le serrer contre sa poitrine, et renouveler pour lui le solennel serment de jadis.

Ce n'est pas tout. Faustine, pour la dédommager sans doute et ramener la gaieté envolée de son cœur, Faustine lui donnerait son fils à élever. Oui, c'était elle qui lui ferait boire le bon lait de la chèvre achetée pour lui à la dernière foire, c'était elle qui l'endormirait sur ses genoux, qui le bercerait des vieilles chansons dont elle-même avait été bercée...

Cet enfant anéantissait, par son gazouillis inconscient, le passé plein de souffrances ; l'espoir désormais primerait le souvenir.

Marceline ne vivra plus que pour ce chétif, et il sera sa consolation suprême, sa récompense aux dévouements de sa vie, sa joie de tous les instants.

Lorsque, la cérémonie du baptême et le grand repas de fête terminés, Marceline se trouva enfin seule avec l'enfant, dans la chambre égayée maintenant d'une couchette bleue, un hymne de reconnaissance monta de son cœur à ses lèvres, tandis que Faustine, de retour au moulin, levait

presque les épaules devant la tristesse de la grand'mère et de son mari.

Pas plus mère qu'elle n'avait été sœur, cette Faustine ! Ah ! je vous assure, elle fut vite consolée de l'absence du cher poupon.

— Voyons, dit-elle à André qui la grondait de cette insouciance, puisque je ne pouvais plus l'allaiter ! Puisque le médecin a ordonné que je cesse de le nourrir et puisque Marceline mourait d'envie de le garder !

— Eh bien ! répondit-il, tu pourrais l'élever au biberon, ou avoir une chèvre, comme ta sœur.

— Oui, mais... je suis malade ! fit-elle avec un geste de lassitude ; il me faut du repos pendant quelque temps ; et des nuits sans sommeil, passées à bercer le petit, c'est fatigant...

Elle était, en effet, un peu souffrante, mais si peu ! André ne put s'empêcher de penser que cette fatigue de l'enfant, redoutée par la mère, Marceline l'acceptait avec bonheur, et que ce qui avait amoindri les fraîches couleurs de Faustine lui donnait, à elle, le bel incarnat de la santé.

Cependant, il ne s'arrêta pas à ces réflexions désobligeantes pour sa femme, il en était encore trop sérieusement épris pour ne pas toujours et en tout accéder à ses désirs. Il regrettait Marcel, mais comme la vieille maman ne se gênait guère pour récriminer contre sa belle-fille, il ne se plaignit plus, afin qu'elle n'osât plus elle-même lui faire des reproches.

D'ailleurs, l'enfant passa presque autant de temps au moulin qu'à l'auberge, car Marceline vint chaque jour, chaque après-midi, auprès de sa sœur.

Elle s'installait près de la grand'mère, et le petit couché à la portée de sa main, afin de pouvoir le bercer au moindre cri ; elle travaillait pour lui ou pour Faustine qui, en dépit de sa maternité, restait si gamine et si frivole.

Cette frivolité désespérait la vieille meunière et navrait Marceline. Elles avaient espéré toutes deux que la venue de cet enfant la corrigerait et que le vide de cette tête écervelée serait soudain rempli par la pensée de son fils. Malheureusement elles se trompaient. Faustine restait ce qu'elle avait toujours été, légère et folle, avec du soleil plein les yeux, des rêves plein la tête et de l'égoïsme plein le cœur. A ce point que le meunier dut, malgré l'amour qu'il conservait pour elle, s'avouer en lui-même qu'une jolie femme ne suffit point dans un ménage, et que l'ordre, l'économie, la douceur du caractère, remplacent avantageusement l'éclat du regard et la fraîcheur du teint.

Marceline essaya maintes fois de le faire comprendre à sa sœur, et pour lui donner un peu de goût dans son intérieur presque toujours sens dessus dessous, elle l'aïda dans les soins qu'elle devait y apporter.

Ça lui était facile maintenant, car Marcel la fatiguait moins ; il marchait seul, il nécessitait moins d'attentions et lui prenait moins de temps. C'est ainsi qu'elle lui tricota des rideaux pour les

chambres, qu'elle nettoya à les faire briller comme des glaces les vieux meubles de noyer, et qu'elle lui apprit à raccommoder finement le linge déchiré.

Assez docile devant sa sœur, Faustine oubliait ses conseils et ses recommandations dès qu'elle quittait le moulin et, fatiguée de l'effort imposé tout à l'heure, elle abandonnait vite son air réfléchi, reprenait ses allures habituelles d'oiseau en liberté, et désertant le moulin, où la volonté de Marceline ne la retenait plus, elle allait commercer avec les femmes du voisinage, ou lire, en longeant la rivière, quelque mauvais roman qui troublait plus encore son cerveau déséquilibré.

Le mal empira lorsque, un hiver, Céssette ayant été malade, Marceline dut rester à l'auberge et n'aller au moulin qu'à de rares exceptions; la jolie meunière, comme on l'appelait, se laissa dès lors entièrement guider par sa nature propre, et n'étant plus sous la surveillance de sa sœur, ne pensa plus à maintenir autour d'elle l'ordre, la propreté, la coquetterie attrayantes que Marceline avait eu tant de peine à lui apprendre. Tout alla de mal en pis au moulin et des querelles éclatèrent, suivies de bouderies entre Faustine et André, qui déserta souvent le moulin pour l'auberge où son fils l'attirait.

Chaque jour, et quelquefois même deux fois par jour, lorsque le travail ne pressait pas, il partait sans rien dire et arrivait là-bas sans avoir seulement pris la précaution d'essuyer son visage. Il arrivait tout blanc comme un farinier qu'il était, s'asseyait près de la haute cheminée et prenait sur ses genoux son fiston qui, posant ses lèvres fraîches sur ses joues, lui laissait au visage, au milieu de la fine poudre blanche dont il était couvert, la marque de ses baisers.

Ah! les bons instants qu'il passait alors. La flamme montait pétillante et gaie dans l'âtre, la grande salle était remplie du babil de l'enfant; Céssette, clouée sur un fauteuil de paille par les rhumatismes qui paralysaient ses jambes, tricottait ou filait, le père Cressent s'amusait à faire rire le bébé et Marceline à jamais rassérénée, souriante, heureuse, cousait dans un coin quelque petit vêtement à son cher filleul.

Dans cette atmosphère tranquille, reposée, avec son enfant près de lui, André oubliait les soucis de son ménage et, dans le fond, bien qu'il en voulût à Faustine de ne pas garder Marcel, il s'estimait heureux de le savoir entre de si bonnes mains.

Combien de temps sa tante le garderait-elle? Il n'y songeait même pas et les mois passaient, passaient, resserrant de plus en plus étroitement le lien qui unissait l'enfant à Marceline. Si bien que la jeune femme finit par le considérer comme absolument son fils. Faustine, sans doute, ne le lui reprendrait jamais, car il avait cinq ans maintenant et elle ne paraissait pas vouloir le garder.

— Tu l'aimes tant! Il est si bien avec toi! disait-elle souvent à sa sœur. Et puis, vois-tu, j'ai

peur de la rivière pour lui; il est si turbulent et un accident arrive si vite!

C'était une raison, et rien qu'à cette pensée, que le petit, en habitant le moulin, jouerait du matin au soir près de l'eau chantante et babillarde, Marceline frissonnait de tout son corps.

Le garçonnet venait d'atteindre ses six ans lorsqu'un jour Faustine parla de le garder désormais avec elle.

Elle manifesta ce désir brusquement, sans que rien, même la veille, eût pu le faire prévoir, et elle le confia à son mari, presque comme un ordre.

— Je veux que, d'ici huit jours, Marcel ait quitté l'auberge!

— Comment?... Tu veux...

— Oui.

— Mais, cependant, n'avait-il pas été convenu...

— Que ma sœur l'élèverait et le garderait, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Elle eut un petit rire nerveux, sec, presque méchant.

— J'ai changé d'idée, répondit-elle; est-ce que ça t'ennuie?

Oh non! ça ne l'ennuyait pas! N'était-ce pas son rêve, à lui, d'avoir son fils près de lui, chaque jour, de l'embrasser tant qu'il voudrait et le voir grandir à ses côtés?

Mais il songeait à Marceline, dont pour la seconde fois il meurtrirait le cœur. La blessure qu'il lui avait faite dans le temps et que, seul, l'enfant avait pu cicatriser, allait se rouvrir plus profonde, plus douloureuse. Après avoir détruit en elle tous les espoirs de sa jeunesse, allait-il donc maintenant lui enlever toutes les illusions de sa vie?

— Pense, dit-il à Faustine, quel coup tu vas donner à ta sœur. Tu la tueras peut-être! Au moins prévenons-la avec précautions et laissons-lui Marcel quelques mois encore, afin qu'elle ait le temps de s'habituer peu à peu, sans secousses, à cette idée de séparation.

— Et afin, s'écria-t-elle, les yeux soudain animés d'une colère jalouse, afin que tu puisses quitter ton chez toi journallement et courir à l'auberge!

— Il est bien naturel que j'aie embrassé mon garçon, répondit-il naïvement.

— Et naturel aussi, continua-t-elle, que tu désertes ta maison pour celle de Marceline, car ce n'est pas lui que tu veux voir aussi souvent, c'est elle!...

A cette accusation, aussi formelle qu'imprévue André ne put d'abord trouver un mot de réponse, et il demeura devant Faustine tellement étonné qu'elle haussa les épaules.

— Tu ne comprends pas, peut-être? demanda-t-elle, de plus en plus provocante.

— Non! de vrai! s'écria-t-il, car je ne suppose pas que tu m'accuses aussi injustement.

Mais elle était trop en colère pour s'apaiser d'un mot et elle continua ses récriminations.

D'abord il pourrait bien nier, elle ne le croirait pas; car ce n'était pas elle seulement qui l'accusait, c'était l'opinion de tout le monde.

Elle ne voulut pas préciser davantage, et elle ne nomma personne, car au fond « tout le monde » se trouvait représenté par une seule personne. Ah! par exemple, cette personne avait de l'autorité sur Faustine, et elle savait lui monter la tête de belle façon.

C'était une rouennière de Saint-Léger, bavarde, menteuse et coquette, dont la jeune femme s'était faite une amie. Et quelle amie! qui s'extasiait sur elle, sur son esprit, sur tout ce qu'elle disait et faisait. La meunière, ainsi flattée et encensée, ne voyant plus et ne pensant plus que par elle, se laissa facilement persuader de l'infidélité de son mari. Eh oui, André se repentait de l'avoir épousée et se dédommageait en allant le plus souvent possible à l'auberge, où Marceline l'accueillait avec un sourire si avenant.

Eh bien! cela ne durerait pas, car elle voulait avoir son fils. De cette façon, il n'aurait plus de prétexte pour abandonner le moulin.

Il y eut, ce jour-là, une véritable scène entre Faustine et André, qui défendit vaillamment sa belle-sœur, sa sœur plutôt.

Que sa femme l'accusât, lui, il s'en moquait, encore qu'il fit au-delà du possible pour la dissuader de ces vilaines pensées; mais qu'elle osât soupçonner Marceline, il ne le voulait pas. Sa loyauté et son affection pour elle s'y opposaient.

— Tu entends, Faustine! tu entends! je te défends le moindre soupçon sur elle!

— Tu vois bien que tu l'aimes, s'écria-t-elle, car tu ne prendrais pas son parti comme ça...

— C'est vrai, dit-il franchement, je l'aime...

— Ah!

— Je l'aime comme une sœur, je la respecte comme une mère, et même, tiens! je la vénère comme une sainte!

— Par exemple!

— C'est que tu es trop frivole, toi, pour l'observer comme je le fais. Si tu comprenais comme elle est bonne, sincère et dévouée, tu penserais

comme moi. Et puis, continua-t-il en adoucissant sa voix, indulgent malgré lui pour cette femme qu'il avait prise enfant et qu'il chérissait malgré tout, et puis, vois-tu, nous lui devons tant de reconnaissance de nous avoir donnés l'un à l'autre alors qu'elle pouvait si bien nous séparer à jamais! C'était son droit, sais-tu?...

Il s'approcha d'elle, prit sa tête dans ses mains et, malgré sa résistance, il la força à le regarder dans les yeux.

— Je te le répète, dit-il, elle est ma sœur affectuonnée; mais toi, Faustine, tu es ma femme librement choisie, que j'aimerai toujours. Ne me fais donc plus cette injure, cette peine inutile de m'accuser et... et embrasse-moi, veux-tu?

Elle baissa les yeux comme honteuse et tendit son front avec une moue.

— C'est égal, reprit-elle, je veux avoir Marcel.

— Eh bien! tu l'auras. Seulement nous la préviendrons un peu à l'avance, n'est-ce pas?

— Comme... tu voudras.

— Et c'est elle qui viendra embrasser le petit au moulin. Tu n'auras pas peur, je suppose, tu seras toujours là; il serait trop cruel de la priver de son filleul. Songe qu'elle le considère un peu comme sien, qu'elle l'a élevé, qu'elle le chérit et même que l'enfant ne saurait se passer d'elle. Elle viendra donc.

— Puisque tu le veux!

Elle était bien obligée de céder, car elle comprenait, au fond, la justesse de ces observations. Et puis, ce qu'elle n'aurait pas fait de bonne volonté, elle aurait été obligée de le faire par force. Il l'aurait exigé. Ne pas revoir Marceline tant qu'il lui plairait de venir, chaque jour, c'eût été quasi donner raison à Faustine, comme l'aveu tacite d'une culpabilité, et cela ne pouvait pas être. Il avait sa conscience pour lui; et devant sa femme comme devant les étrangers, le meunier pouvait garder la tête haute et le regard assuré.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)

ERRATUM

La gravure coloriée parue dans le numéro du 8 octobre, sous le n° 4906, et dont les élégants costumes sont de M^{re} Galardi, 4, boulevard Malesherbes, a, par une erreur typographique, été attribuée à M^{re} Gradoz.

PENSÉES ET MAXIMES

On est souvent trompé par la confiance, on se trompe soi-même par la défiance.

(Le prince DE LIGNE.)

La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite.

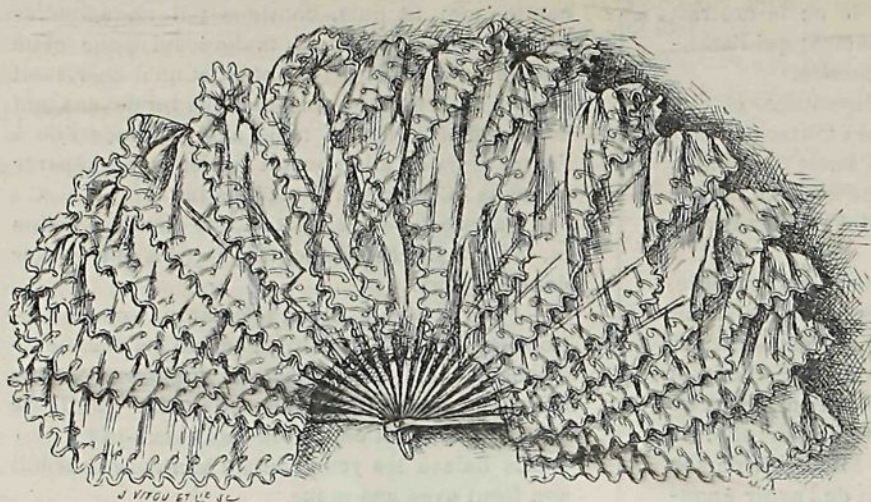
(SÉNÈQUE.)

Aimer trop, ce n'est pas aimer, mais ennuyer les gens qu'on aime.

(AUGUSTA COUPEY.)

Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait le droit de se plaindre.

(OVIDE.)



Eventail flouflou en bois laqué de M. Ernest Kees, 28, rue du Quatre-Septembre.

Eventail flouflou en bois laqué, avec volant de grenadine de soie brodée posé sur chaque pli.

Se fait en toutes couleurs.

Prix : 30 fr.

A ce numéro sont joints
la Gravure coloriée
4907

Et le 9^e Album de travaux
contenant :

Poche-bureau. — Dessous de flacon. — Carton pour musique non reliée

Dentelle au crochet pour drap, nappe, etc.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

DEUX MENUS POUR DINERS

Consommé aux perles.
Caisses marquise à la volaille.
Filet aux pointes d'asperges.
Timbale de homard à la française.
Perdreux rôtis. — Chauffroid de cailles à la gelée.
Salade.
Fonds d'artichauts au jus.
Spum au champagne. — Senova.
Dessert.

Potage aux perles du Japon.
Coquilles Saint-Jacques.
Poulet au blanc.
Gigot rôti.
Escarole au jus.
Champignons à la crème.
Mousse glacée au café.
Dessert.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Violette de la forêt de Chantilly. — Acceptera nos excuses pour cette réponse tardive et nos remerciements pour sa toute gracieuse lettre. Hauteur du croissant : 50 cent., largeur 20 cent. Nous sommes enchantée que ces travaux vous plaisent. En feuilletant les numéros des années 1890 et 1891. Vous trouverez très certainement les modèles désirés. Nous en ferons encore paraître, mais ne pouvons fixer l'époque. — Le mica. — Le papier glacé, chez M. Warner, rue Grégoire-de-Tours, à Paris, peut convenir pour l'emploi désigné ; je ne pense cependant pas qu'il puisse se manier comme le papier, mais il est maniable et transparent.

M^{me} de la F. — Huile et Lotion arménienne chez Maurice, 6, rue Singer. Ne pouvons indiquer meilleures préparations.

5 fr. les deux demi-flacons, 8 fr. les grands. Chute des cheveux arrêtée, repousseront abondamment en continuant l'usage.

M^{me} R. — Il existe une édition expurgée de Montaigne que vous pourriez donner à votre filleul ; nous ne savons pas quel en est l'éditeur.

M^{me} K. — Du drap, du drap, c'est le mot d'ordre des élégantes ; garniture de velours et de tulle noir point d'esprit que l'on trouve préparé en bande pour les volants.

M^{me} D. V. — Nous étions certaine du succès et remercions notre aimable abonnée de sa charmante lettre. Résultat de la lettre : Réponse à M^{me} de la F.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



SOMMAIRE :

Poche-bureau. — Dessous de flacon. — Carton pour musique non reliée. — Couverture de livre, point de Hongrie. — Sachet pour lingerie de nuit, point maldave. — Dentelle au crochet pour drap, nappe, etc.

Poche pour bureau, étoffe ancienne et velours rouge. —

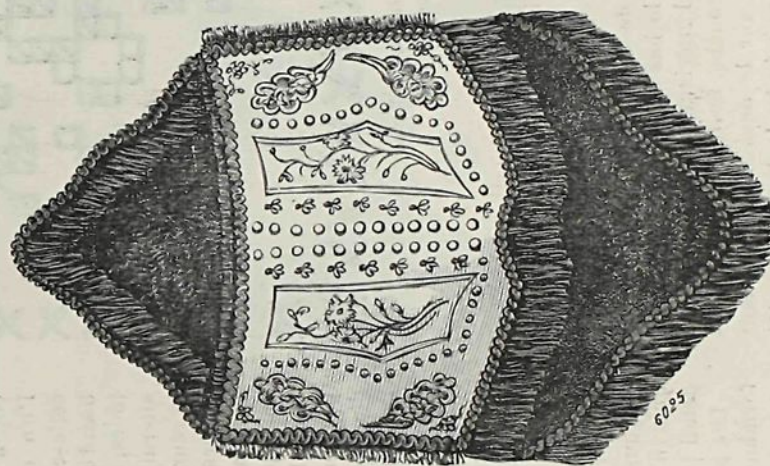
Modèle de M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare. — Elle est taillée dans le bas d'un vieux gilet Louis XVI auquel on a conservé les poches, qui font presque tout l'ornement. Ces petites poches sont entourées de paillettes d'argent et brodées en soies claires sur fond crème.

Une guirlande de fleurs brodées fait l'encadrement du gilet.

La poche, doublée en soie crème, est posée au milieu du dos, qui est entièrement recouvert de velours rouge et garni tout autour d'une jolie frange de même couleur; une même frange orne le bas de la poche, que l'on suspend par un anneau cousu au dos.

L'envers est tendu en satin rouge.

Carré en granité brodé pour dessous de flacon de toilette. — Brodé tout autour d'un point à la croix en



Poche pour bureau en étoffe ancienne et velours rouge.

coton bleu. Dessin du milieu en points lancés formant des petits carrés traversés par un point en biais.

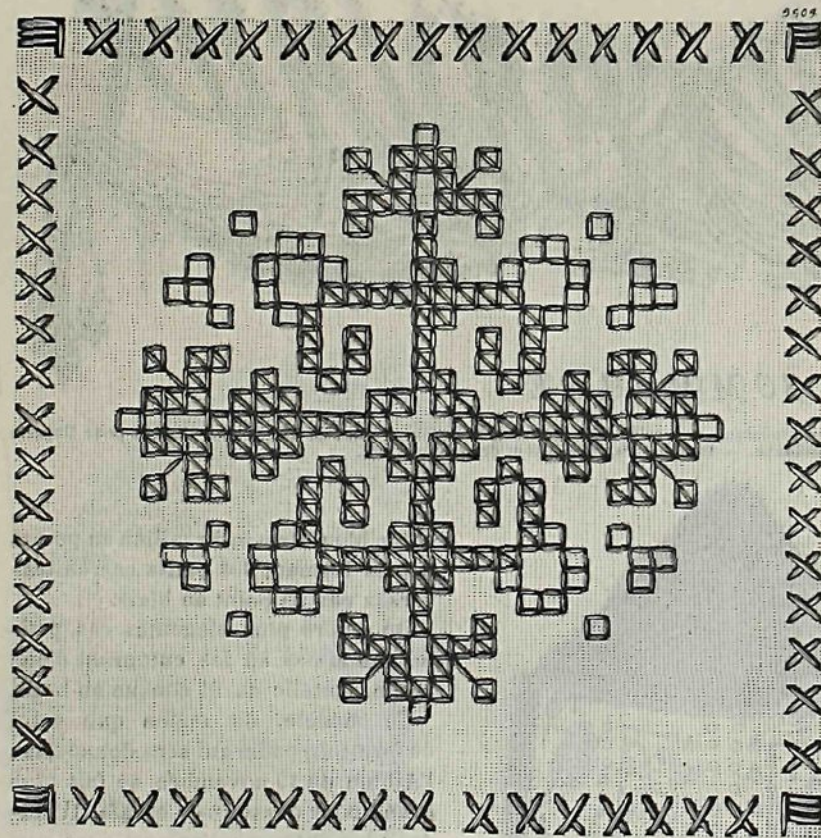
On rendra plus élégantes ces petites fantaisies en les entourant d'une petite dentelle de fil cousue au bord.

Ce modèle, de même que celui de forme arrondie qui sera donné dans l'Album du 19 novembre, se fait plus grand pour dessous de carafe. Il faudrait les entourer d'une guipure, que l'on broderait de légers points en coton rouge. Selon le dessin de la guipure, l'on broderait l'intérieur ou simplement le contour.

Nous recommandons cette très simple fantaisie, qui donne à la table un air de fête très coquet.

Le prix de la douzaine de dessous de carafe, ronds ou carrés, point maldave ou point russe dessinés : 6 fr. Le dessous échantillonné, avec les fournitures, 1 fr. 25.

Carton pour musique non reliée en étoffe ancienne, torsade en ruban



Carré en granité brodé, pour dessous de flacon.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

dessinant le contour. — Tailler en carton fort les deux côtés de ce gentil petit objet. Abattre les angles pour arrondir le haut. Donner au carton la dimension voulue pour les morceaux de musique que l'on veut y serrer.

Sur une bande de calicot de six cent. de largeur, coller les bords droits des cartons; cette partie formera le bas du carton à musique. Mettre une mince couche de ouate dans l'intérieur, la saupoudrer de poudre de senteur, remettre une mince couche de ouate, puis appliquer la doublure de satin, que l'on colle sur le dessus en rabattant au moins un centimètre. Ne pas oublier, en taillant la doublure, de lui donner un bon centimètre en plus de la dimension des cartons.

Pour les parties arrondies, il faudra taillader le satin en dents de scie pour que l'étoffe ne fasse pas de plis.

Mettre sur le dessus d'abord un molleton, puis coller tout autour du bord l'étoffe ancienne, qui devra aussi couvrir la bande de calicot, à moins que l'on ne cache celle-ci par une bande de velours, qui nécessiterait de cacher

la réunion des étoffes par un galon ou par la torsade, laquelle est faite de deux rubans assortis, aux couleurs du dessin, et enroulés. Cette torsade cache le bord et se fixe par des points cachés dans l'enroulement des rubans.

Des attaches de ces rubans, nouées coquettement, ferment cette utile et gracieuse fantaisie.

Couverture de livre au point de Hongrie. — Nous donnons le croquis d'ensemble et un détail très précis.

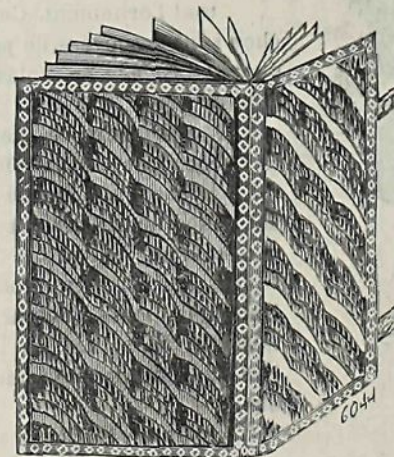
Les points en travers formant l'encadrement et le dos sont en soie crème pour les losan-



Carton pour musique non reliée,
en étoffe ancienne,
cordelière en ruban dessinant le contour.

sur le dessin de l'encadrement. La doublure de la couverture est en satin mousse.

Echantillonnée, avec les soies pour la faire, 10 fr.



Couverture de livre au point de Hongrie.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.
Aspect de la couverture montée.

ges, en vieux rose pour le fond.

Le milieu de la couverture dessine des ondulations à points allongés se diminuant à chaque ligne; trois tons de vieux rose et deux tons de crème pour chaque ondulation, alternés de cinq tons de mousse pour la suivante.

La fermeture se fait au moyen de deux petites pattes boutonnées que l'on brodera

sur le dessin de l'encadrement. La doublure de la couverture est en satin mousse.

Sachet pour lingerie de nuit en granité écru. Broderie moldave en coton rouge. — Nous donnons un angle grandeur naturelle.

Le tout est brodé au point moldave en coton rouge; les pois en bleu; le milieu de la rosace également.

Le sachet se ferme au moyen de deux petites pattes se boutonnant dessous.

On peut remplacer le granité par une grosse toile et même une

éttoffe de fantaisie, toile ou coton.

Ce modèle peut servir pour chemin de table et aussi pour nappe à thé. Pour cette dernière, faire un double encadrement : le premier poserait sur la table; le second ferait la bordure, complétée par un feston qui servirait de tête à une haute guipure. Une dentelle au crochet peut remplacer la guipure.

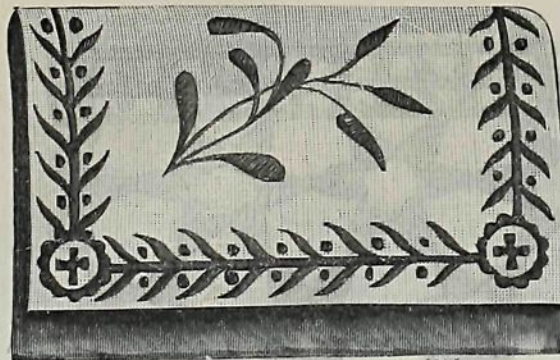
Dentelle au crochet pour drap et nappe à thé. — Fil écreu.

Commencer par faire les petites étoiles, dont voici l'explication :

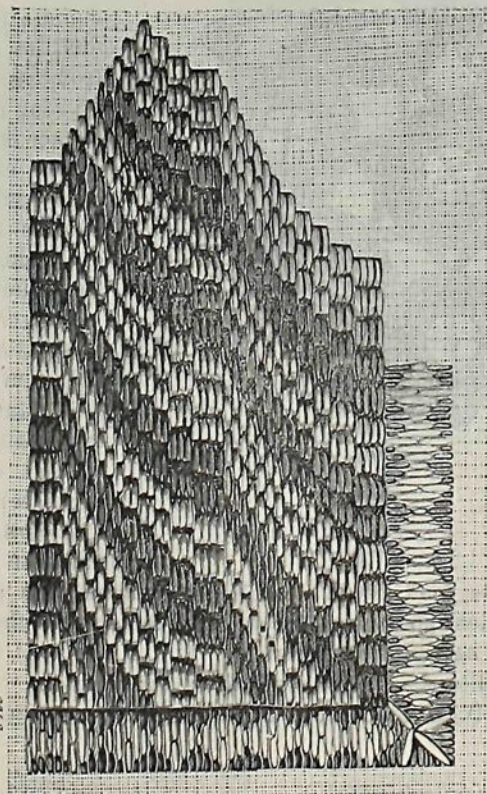
Une chaînette de 14 mailles — fermer en rond, la couvrir de 28 points de bourse ou demi-point.

2^e tour : Point de bourse, mais en relevant seulement le fil de devant du point pour former la côte.

3^e rang : Faire en prenant le fil qui est resté libre derrière : 5 barrettes dans une maille — 3 points bourse; ceci répété 7 fois



Sachet pour lingerie de nuit en granité écreu.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.



Broderie (grandeur naturelle) de la couverture de livre.

pour former les sept dents qui composent l'étoile.

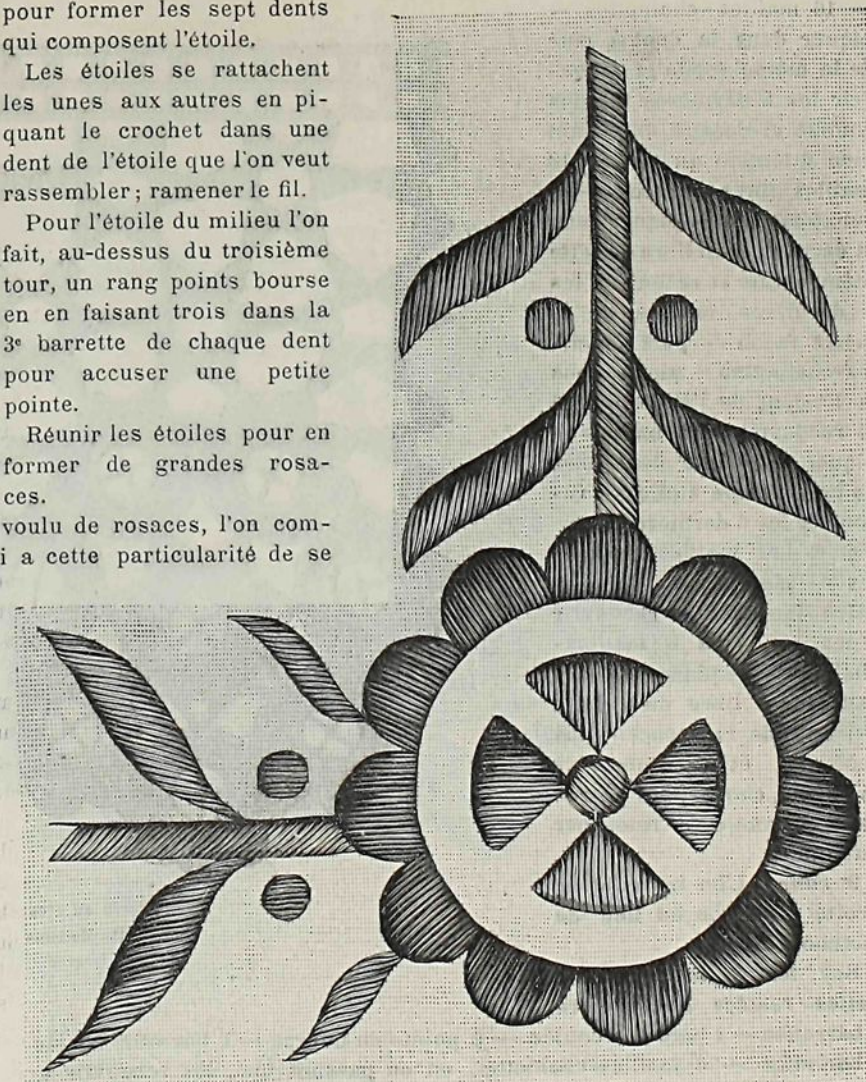
Les étoiles se rattachent les unes aux autres en piquant le crochet dans une dent de l'étoile que l'on veut rassembler; ramener le fil.

Pour l'étoile du milieu l'on fait, au-dessus du troisième tour, un rang points bourse en en faisant trois dans la 3^e barrette de chaque dent pour accuser une petite pointe.

Réunir les étoiles pour en former de grandes rosaces.

Ayant le nombre voulu de rosaces, l'on commencera le fond qui a cette particularité de se faire en travaillant pour le 1^{er}, le 3^e et le 5^e rang de gauche à droite, et pour les 2^e et 4^e rangs en revenant.

1^{er} rang : Faire 6 mailles-chaînettes — piquer dans la 1^{re} dent de la rosace de gauche; une étoile indique le commencement de ce rang — et revenez sur cette chaînette en sautant la première maille — 1 maille point de bourse — 1 barrette simple — 3 barrettes dont : 1 simple — 1 double — 1 triple — * 6 mailles-chaînettes, piquer dans l'étoile à côté et dans la 1^{re} dent libre — recouvrir ces 6 mailles comme l'on vient de l'expliquer



Angle (grandeur naturelle) de la broderie moldave pour le sachet de lingerie de nuit.

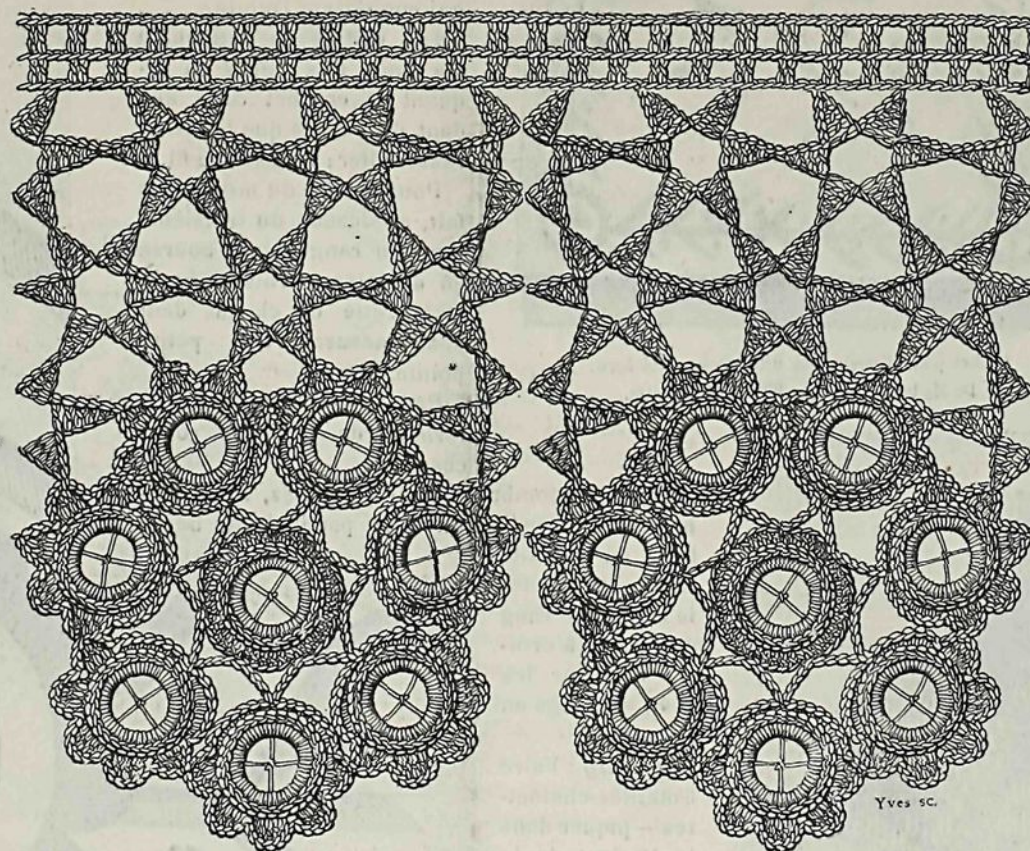
— 16 mailles-chaînettes — piquer dans la dent à côté de la même étoile et recouvrir les 6 dernières mailles comme ci-dessus, en faisant bien attention qu'il reste 10 mailles libres — recommencer 16 mailles — piquer dans la dernière dent libre de cette même étoile et recouvrir les 6 dernières mailles de la même façon — puis 6 mailles-chaînettes — piquer dans la 1^{re} dent de l'étoile à côté et recouvrir — 16 mailles — piquer dans la 2^e dent libre de cette même étoile — recouvrir les 6 dernières mailles — 16 mailles-chaînettes — piquer dans la dernière dent libre — recouvrir 6 mailles, puis 6 mailles-chaînettes — piquer dans la seule dent libre de l'étoile suivante de la rosace — les recouvrir et recommencer la même chose pour la rosace suivante — retourner au signe *.

2^e rang : L'on travaille de droite à gauche au lieu de gauche à droite.

Sur les 9 mailles-chaînettes restées libres faire 3 barrettes — 1 barrette coulée — 2 points de bourse — 1 barrette coulée — 3 barrettes — 6 mailles-chaînettes, en en passant une, les recouvrir avec 1 point de bourse — 1 barrette coulée — 3 barrettes — recommencer 6 mailles-chaînettes — les recouvrir de la même façon — recouvrir les 10 mailles libres comme les précédentes et recommencer jusqu'au bout.

Le 3^e rang se fait comme le 1^{er}; seulement, au lieu de piquer dans les dents des étoiles, on pique dans les petites dents laissées libres du 2^e rang, pour fermer les hexagones intérieurs.

4^e rang : Exactement comme le 2^e.



Dessin au crochet pour drap, nappe à thé, etc.
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

5^e rang : 5 mailles-chaînettes et piquer dans les dents du 4^e rang qui ne sont pas retenues, en faisant une fois 7 mailles-chaînettes et une fois 5.

Ce rang commence la tête qui se compose de deux rangs de barrettes formant grillage non contrarié.

6^e rang : Faire 2 barrettes — 2 mailles-chaînettes — en sauter 2 — 2 barrettes, etc., etc.

7^e rang : Exactement comme le 6^e, en ayant soin que les deux barrettes se trouvent au-dessus de celles du rang précédent pour bien former le grillage.

L'on commencera la rosace par l'étoile du milieu, afin de la rattacher au fur et à mesure que l'on fera les étoiles du tour.

Nous recommandons tout particulièrement à nos abonnées qui feront cette très jolie dentelle, de suivre sur le dessin l'explication qui en est donnée, pour s'en faciliter l'exécution qui, d'ailleurs, n'offre aucune difficulté dès que l'on est

prévenue que le fond de la dentelle se commence à gauche. Ce dessin, très riche, convient pour garniture de drap, de nappe à thé et de couvre-lit.

Ajoutons qu'il est amusant à faire.

Nous le conseillons aussi pour garnir un couvre-lit.

Le faire en fil D. M. C., n° 60, pour garniture de linge fin.



N° 4907

Imp. P. Lécuyer Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Coiffette et Chapeau de M^{lle} THIRION, B^d S^t Michel, 47, Corsets de
M^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français.